

L E E N A K R O H N

D A T U R A

*Roman traduit du finnois
par Claire Saint-Germain*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Datura*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Datura tai harha jonka jokainen näkee
Krohn, Leena

© Leena Krohn, 2001.
Published originally in Finnish by WSOY.
Published by agreement with Helsinki Literary Agency,
Finland, and Nordik Literary Agency, France.

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de



Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Première capsule

Une hallucination que chacun voit

Je ne peux faire grief de ma situation actuelle qu'à moi-même et à une certaine fleur. Et même à deux fleurs, en réalité.

La première, je l'ai vue quand j'avais sept ans. Quelqu'un avait cueilli des fleurs dans le jardin de notre maison de vacances et les avait placées dans un vase. La plus haute était tout juste éclos, à l'incandescence orangée, tachetée de noir telle une panthère. Le soleil de midi illuminait la pièce, la fleur exhalait la somptuosité de l'été. Je l'observai et demandai à ma sœur quelle fleur c'était.

— Une couronne impériale, me répondit-elle.

Je ne parvenais pas à en détacher les yeux. Je voulais bien croire que ma sœur en connaissait le nom. Mais cette fleur, je la regardais comme jamais aucune autre avant. Une nouvelle idée germa dans mon esprit et me fit dire :

— Ce n'est pas sûr que ce soit une couronne impériale.

— Si, c'est sûr, répliqua ma sœur.

— Pas *tout à fait* sûr, m'obstinai-je.

Ce qui m'avait poussée à dire cela ? La pensée subite

que cette fleur était inconnue, en réalité, non seulement de moi mais de tout le monde, y compris des gens qui connaissaient son nom. J'étais pourtant incapable d'exprimer cette illumination de manière qu'on me comprenne. Je ne prétendais pas que cette fleur avait un autre nom. Ce que je cherchais à dire avait trait à l'être, non à la nomination. Son nom était une chose aléatoire et inessentielle. La fleur n'était pas ce qu'on l'appelait. Ni celle-ci, ni aucune autre.

Notre propre perception nous induisait tout autant en erreur. Elle ne nous disait pas grand-chose, non plus, de la vie réelle de la fleur. Son essence – ce que ou qui la fleur était au juste – était autre chose, est toujours autre chose.

— Tu n'as qu'à demander à Grand-Mère, rétorqua ma sœur.

Je le fis. Il me semblait que ma grand-mère devait saisir, elle aussi, ce que je croyais comprendre.

Elle me répondit pourtant :

— Oui, c'est une couronne impériale, sûr et certain.

Pourquoi je te raconte cela ? C'est qu'à ce moment-là j'avais entrevu la dimension inconnue de cette fleur, mais que j'ai ensuite compris que la même altérité concerne tout ce qui vit – les gens, le monde, la réalité tout entière. Ce que nous percevons, ce que nous voyons, entendons, sentons et mesurons nous donne certes assez d'informations pour les besoins du quotidien, mais trop peu pour comprendre de quoi il s'agit réellement.

Ce savoir est peut-être ce qui, précisément, me

blessa. C'est peut-être ce qui me rendit si vulnérable aux séductions de cette deuxième fleur.

Ma sœur est d'avis que ma mauvaise santé est pour partie imputable aux personnes dont j'ai fait la connaissance à la rédaction du *Nouvel Anomaliste*. Elle pense que j'ai été contaminée par leurs conceptions tordues. Son allégation est injuste, cependant. Ma sœur ignore tout de ma relation au datura – cette fleur, la chose est tragique, que ma sœur elle-même, avec son bon cœur, m'avait un jour apportée. Les dommages qu'il m'a infligés sont permanents.

Lorsque je songe au datura, je repense aussi au Marquis, le rédacteur en chef du *Nouvel Anomaliste*, ainsi qu'aux lecteurs et aux contributeurs du magazine. Je n'avais jamais soupçonné que les têtes puissent abriter des idées aussi étranges. Le datura et ces gens se fondirent en une configuration nouvelle, une construction chancelante dans laquelle j'avais pénétré en toute innocence. Elle recelait un piège et j'avais dû lutter pour m'en extraire. D'une certaine façon, cette lutte se poursuit encore.

C'était il y a si longtemps pourtant. Tu me diras en quelle année nous sommes, car je ne m'en souviens pas aujourd'hui. La fleur m'a changée, elle a modifié mon appréhension du monde, ainsi que ma perception du temps. Après elle, le monde n'a plus été le même endroit, et moi non plus, je ne suis plus la même.

Je crois avoir appris ceci : la réalité n'est qu'une hypothèse de travail. C'est un contrat que nous igno-

rons avoir passé. Une hallucination que chacun voit. C'est néanmoins une illusion commune, nécessaire, un produit de notre imagination et de nos sens, le fondement de notre santé et de notre capacité de travail, notre vérité.

Tiens-la ferme, car c'est tout ce que tu as, ou presque. Essaie de faire un pas au-dehors, et ta vie – si elle ne s'achève pas – changera irrémédiablement.

Tu pourras donc lire les notes que j'ai prises à l'époque, si cela t'amuse. Je les ai complétées ici pour passer le temps. Ce ne sont pas des entrées de journal pures, les dates manquent, et elles ne sont sans doute même pas rangées en ordre chronologique. Ce que ces notes disent de ce qui s'est réellement passé, voilà qui n'est pas beaucoup plus clair à celle qui les a écrites qu'aux lecteurs à venir. La description de nos expériences vécues est une opération de dessiccation. Les livres sont comme des presses à fleurs : ils préservent l'apparence des événements, pas leurs dimensions premières.

J'ai à nouveau reçu la visite de la femme vêtue de blanc, cette nuit. Elle n'est pas la bienvenue. La lumière du jour revient, j'ai veillé presque jusqu'au matin.

Mon regard cherche à rejoindre le ciel et la lueur des nuages, avant que je ne tombe dans le sommeil. Une personne pieuse a écrit : « Tout est inane, tout est trompeur, tout sauf ce ciel en sa hauteur. »

Même dans le plus silencieux silence

J'entends ma respiration. Quand j'inspire, c'est toujours la même mélodie qui joue, la note d'un violon distant, ou l'hymne d'un moustique tout près de mon oreille. Quand j'expire, c'est un lourd chariot qui roule sur une route de gravier, une fruste carriole que j'imagine attelée à des chevaux de trait avant l'ère des automobiles. Ces sons accompagnent mon existence, aussi tenaces que ma conscience du passage du temps. Plus grand est le silence, mieux je les entends. En réalité, ce sont eux qui m'apportent le temps, son tempo et sa physiologie, ce qu'il prend et ce qu'il donne. L'air que je respire, qui entre et sort, est la matière du temps, c'est le temps même.

À l'école des filles, on installait dans le gymnase, une fois par an, un haut caisson dans lequel chacune devait pénétrer après s'être mise torse nu. L'œil qui illuminait ces jeunes filles ne s'intéressait toutefois pas à leurs seins mûrissants. Ils n'étaient pour lui qu'une brume à travers laquelle il examinait les chambres palpitantes des poumons. Chaque année, le même médecin nous donnait les mêmes injonctions : « Inspire ! Ne respire plus ! Tu peux y aller ! »

La jeune fille avait alors le droit de libérer le temps emprisonné dans ses poumons et de quitter sa cellule temporaire. À cette époque déjà, ma carriole roulait sur le gravier, même si c'était avec plus de légèreté.

Je suis déjà levée et me voici arrivée à la rédaction du *Nouvel Anomaliste* alors que la journée de travail n'a pas vraiment commencé. Je suis épuisée par ma toux qui m'a réveillée trop tôt. La toux est un désordre qui trouble le rythme du temps. Et revoilà janvier, et mon anniversaire, qui sait le quantième.

Mon oncle a un jour inscrit dans mon calepin :

*Il y a dans ton cœur la page d'un carnet
Où chaque jour passant tu inscris une marque.
Tu transfères tes joies, tes peines, tes remarques,
Ce que tu vis et vois tout au long de l'année
Qui regagne le port quand revoilà janvier.*

Je sens même l'irritation qui écorche le revêtement intérieur de mes bronches, les voilà si enflées, et si rouges.

Dans la tanière obscure de mon torse, les alvéoles s'autodétruisent les unes après les autres. Combien sont-elles vraiment ? De combien a-t-on besoin pour vivre et respirer ? J'en sais si peu sur le travail continu de mes viscères, sur l'univers dans lequel flottent les thrombocytes, sur les battements de mon cœur toujours brûlant.

Tout en me préparant un café, j'observe, par la fenêtre en hauteur, le pâle jour d'hiver qui se lève.

Le souffle de vie, qui entre et sort par ma poitrine, c'est le vent qui fait osciller la balançoire vide dans la cour intérieure de l'immeuble d'en face, et son arbre unique et nu. Ses branches et ses racines, les ramifications de mes alvéoles pulmonaires et leurs systèmes vasculaires, voire les embouchures des fleuves, tous s'organisent en fonction des mêmes lois, suivant les mêmes configurations.

Je me demande pourquoi la balançoire n'a pas été remisee pour l'hiver. Je songe que la collaboration silencieuse entre organes et cellules se poursuit en moi, sans que j'aie moi-même – qui suis l'effet de cette œuvre commune – besoin d'en savoir rien, de rien faire pour cela. Elle continue afin que je puisse être assise sous cette fenêtre, une tasse de café aux lèvres, à observer les évolutions du vent dans la cour vide en me demandant pourquoi la balançoire n'a pas été remisee pour l'hiver.

La sonnette retentit si faiblement, qui plus est une seule et unique fois, que je doutai d'avoir bien entendu. Mais j'ouvris la porte, juste pour m'en assurer, et découvris un homme sanglé dans un imperméable, pimpant et timide, sur fond de rideau de neige fondue remontant jusqu'aux cieux. Il parlait si bas, il marmonnait si doucement qu'il me fallut tendre l'oreille lorsqu'il expliqua qu'il était un abonné du *Nouvel Anomaliste*.

— Depuis milmmmm, murmura-t-il.

Je l'invitai naturellement à entrer et à se défaire de son manteau.

— Je pratique aussi, en amateur, reprit-il une fois qu'il eut lentement et soigneusement accroché son vêtement et se fut installé avec la même méticulosité sur l'une des deux chaises de la cuisine, les mmmmmies alternatives.

Ses cheveux argentés avaient été récemment coupés. Avec sa chemise d'un blanc éclatant et son élégant complet gris pigeon, vous l'auriez imaginé en homme politique ou en directeur général d'une petite ou moyenne entreprise technologique. Il était peut-être l'un ou l'autre, d'ailleurs, je n'ai jamais su quel était son métier ou sa fonction.

— C'est une branche très intéressante de la mmmmm, si je puis m'exprimer ainsi.

J'avais froid et envie de tousser. Et grand besoin d'une deuxième tasse de café. J'étais encore sous le coup de mes rêves peuplés de nains et de boas constricteurs.

— Excusez-moi, je n'ai pas bien entendu ce qu'était cette chose alternative.

— Une technologie audio.

— Ah oui, répliquai-je sans que ça fasse tilt dans mon esprit.

Il me regardait d'un air interrogateur, que je lui renvoyai. Comme rien ne venait, je fus bien obligée d'avouer :

— À dire vrai, je ne sais pas exactement en quoi peut consister une technologie audio alternative.

Il haussa les sourcils, ce gentleman bien élevé en complet gris. C'était le Maître des sons, ainsi que je

l'appelle, et je repense souvent à lui. Quant à son nom, je l'ai déjà oublié. Il était une de ces nombreuses connaissances que je rencontrai en ma qualité de secrétaire de rédaction du *Nouvel Anomaliste*. L'une de celles – les Hérétiques, les Monomanes – dont les idées fixes continuaient de turlupiner mes pensées.

Puis il déclara :

— Il y a des sons partout, même là où vous ne croiriez pas que mmmm. Nous ne les entendons pas, mais ils sont là. Même dans le plus silencieux silence.

Datura

Pendant que le violon joue sa mélodie, aujourd'hui pianissimo, je sens son odeur. Fortement sucrée, et même un peu écœurante, elle est sécrétée par la fleur, mon cadeau d'anniversaire. Depuis son pot, elle domine la pièce, mon regard, mon nez. Comme ses blanches corolles en trompette sont à la fois lourdes et translucides ! Comme elles ploient et oscillent quand on les effleure du doigt !

Elle est arrivée ici avec ma sœur et mon beau-frère, en cadeau, et du même coup, en intruse.

— Tu en avais déjà vu, des comme ça ? Je ne me souviens plus comment on les appelle, avait dit Noora, tandis que je défaisais le papier de soie. Roope n'en avait encore jamais vu, lui non plus. Vous connaissez peut-être tous les deux son nom, cela dit. La fleuriste l'a bien mentionné, mais j'étais tellement pressée que je n'ai pas écouté.

— Sacré buisson, dis donc ! s'exclama Roope.

Nous regardions cette créature fixement. Son vert intense, sa blancheur de clair de lune me donnaient le vertige. Ses fleurs au long pavillon, au nombre d'une dizaine, ressemblaient à des bijoux d'albâtre. Deux ou

trois se fanaient déjà. J'aperçus ses capsules, épineuses et rondes. Je n'avais jamais possédé de tel spécimen, mais j'en avais admiré un jadis, dans le jardin botanique d'une autre ville. Il avait hiverné sous serre et se déployait, avec ses ramifications, tel un arbrisseau.

— Je crois qu'on appelle ça une trompette du jugement dernier, ou une trompette des anges, dis-je.

— Ah oui ! Ce devait être cela ! Une trompette du jugement dernier ! D'ailleurs ses fleurs font des trompettes miniatures.

— Elles s'ouvrent le soir, ajouta mon beau-frère qui est, comme moi, jardinier amateur, mais beaucoup plus calé en botanique que je ne le suis. C'est une plante à floraison nocturne, qui exprime son parfum au plus fort pendant la nuit. On peut l'installer dehors, au printemps, à un emplacement ensoleillé abrité du vent.

— Magnifique ! Je vais peut-être l'emporter à la villa, m'exclamai-je.

— Mais chez le fleuriste, ils ont dit qu'elle ne passe pas l'hiver sous nos latitudes. Il faut la rentrer à l'automne.

— On l'appelle aussi l'herbe du diable, ajouta Roope. Tu le savais, Noora ?

— Je t'ai offert de l'herbe pour ton anniversaire ? s'inquiéta ma sœur.

— En tout cas, c'est de la même famille.

Roope tritura une feuille et huma ses doigts. Il grimaça.

— L'odeur n'est pas ce qu'on pourrait qualifier

d'agréable. Il ne s'agit donc pas, à strictement parler, d'un brugmansia, la fameuse trompette du jugement dernier, mais d'un datura. Ses fleurs sont dressées tandis que celles du brugmansia retombent. Cela dit, on a pu considérer qu'ils faisaient partie de la même famille. Mais oui, c'est un datura, je pense.

— Pourquoi l'appelle-t-on l'herbe du diable ?

— Je crois qu'on utilisait le datura pour pratiquer la sorcellerie, jadis, répondit Roope. C'est une plante toxique. Elle a des propriétés stupéfiantes.

— Oh non, déplora Noora, ça tombe mal pour un cadeau d'anniversaire.

— Je l'aime bien, il est splendide, dis-je. Et je ne suis pas obligée d'ensorceler qui que ce soit avec.

Je fus prise d'une nouvelle quinte de toux qui n'en finissait pas. J'allai boire un verre d'eau à la cuisine et, à mon retour, Roope dit :

— D'ailleurs, tu savais que cette plante est réputée soulager l'asthme ? Pris à toutes petites doses, son poison est un remède. Comme presque tous les toxiques.

— Vraiment ? Et comment est-on censé s'y prendre ? En dégustant les fleurs fraîches ? En les faisant sécher pour les fumer ? En faisant infuser les feuilles ? En mâchant les graines à maturité ?

— Ne me pose pas la question. Et n'essaie pas, ce peut être dangereux. Je l'ai juste dit comme ça. Je me souviens de l'avoir lu quelque part. Mais oublie.

Une fois Roope et Noora repartis, je m'assoupis un moment. À mon réveil, le datura était là, devant mes yeux, tel le gardien de mes rêves. Quel sacré buisson,

en effet ! Il débordait de force vitale, toujours plus exubérant à chaque minute qui passait.

Par pure impulsion, je détachai une capsule et l'effritai entre mes doigts. Les graines étaient noires, en forme de minuscules reins. Je pris un mortier et en réduisis quelques-unes en poudre. Pourquoi pas, songeai-je, juste pour voir. Deux graines, c'était peu, ce qu'il fallait, à mon avis, venant d'une plante médicinale. Et c'était un remède naturel... Je me confectonnai une tartine garnie de tranches de tomate que je saupoudrai d'un peu de sel de mer et de mes graines pulvérisées.

Je croquai une bouchée. Le parfum dégagé par la tartine était étrange, absolument incongru, j'étais incapable de l'associer à celui d'aucune autre plante. Il n'était pas frais, comme celui de nombreux aromates, plutôt renfermé, indéfinissable. Surmontant ma répulsion, je mâchai et avalai. Je fus peu après reprise par la somnolence. Je me déshabillai et me mis au lit.

Le violon grinçait, les roues de la charrette crissaient sur le gravier. Je revins à moi en entendant ces sons. J'avais la bouche sèche, mais replongeai aisément dans le sommeil, sans quintes de toux trop pénibles. J'éprouvais pour la première fois depuis des années la sensation familière qui, dans mon enfance, précédait mon endormissement : comme si j'étais couchée, les cheveux au vent, dans un manège lancé à une vitesse vertigineuse, qui tourne et tourne et tourne. Je ressentis le même plaisir que petite.

Je ne m'éveillai qu'une seule fois, en fin de nuit, avec la sensation qu'une personne, vêtue d'une robe blanche, se tenait au pied de mon lit. Je n'eus pas le temps d'avoir peur : ce n'était que cette haute plante, couleur de clair de lune, qui veillait sur mon repos.

Et le manège repartit en tournant de plus belle.